



Laura ALCOBA
Née en 1968
(Argentine)

Née en Argentine, Laura Alcoba vit à Paris depuis l'âge de dix ans. Traductrice et enseignante, son premier roman, « Manèges » retrace les années de lutte et de clandestinité vécues par ses parents en Argentine et revues par une petite fille, témoin et actrice.

Le Bleu des abeilles, Gallimard, 2013 / Folio, 2015

À dix ans, elle doit quitter l'Argentine de la dictature où son père est retenu prisonnier. La petite fille découvre Paris, ou, plus exactement une ville de banlieue. Elle se voit étrange, étrangère, dans les yeux des autres, dans ce « nouveau monde » dont elle doit appréhender les codes, apprendre la langue, comprendre les gens et déjouer les pièges.

« Je n'ai pas envie qu'on me repère »

Dans la cour de mon école, pourtant, j'essaye de ne pas trop parler. Je n'ai pas envie qu'on me repère. Non seulement parce que j'ai peur d'entrer dans une conversation que je ne maîtriserais pas, un échange où je perdrais pied et qui conduirait un enfant de Jacques-Decour à dire aux adultes que pour moi, ça ne marche pas, cette histoire de bain, qu'il faut au plus vite qu'on me sorte de la piscine. Mais aussi parce que je n'aime pas montrer mon accent. Il me fait honte. Quand je comprends qu'on l'a remarqué, chaque fois, je me sens comme dans ce rêve que je fais souvent, dans lequel je me vois debout

tout au fond d'un bus à l'instant précis où je prends conscience que j'ai oublié de m'habiller, que je suis sortie pieds nus et parfois rien qu'avec une culotte. Quand je m'en aperçois, il m'est impossible d'y remédier, le bus roule déjà à vive allure, rien ne semble pouvoir l'arrêter, il me conduit je ne sais où, inéluctablement - le pire, pourtant, ce n'est pas cette destination qui m'échappe, c'est que tous les occupants du bus m'ont déjà repérée et que *tous* ont les yeux braqués sur moi. Ils m'ont vue et, surtout, *ils savent*. Et moi je sais qu'ils savent, c'est ça le plus horrible, au fond : je sais qu'ils savent et je n'y peux rien. Avec mon accent, j'ai la même impression que dans ce bus à bord duquel on m'embarque souvent, la nuit - quand je vois dans les yeux de l'autre que j'ai été repérée, j'ai terriblement honte, j'aimerais soudain ne plus être là, ou bien être quelqu'un d'autre. Mais mon rêve en général s'arrête sur ce sentiment, alors qu'avec mon accent, après la honte, ça continue. Et c'est ce qui finit par m'énerver et parfois aussi par me mettre très en colère. Cet accent, j'aimerais l'effacer, le faire disparaître, l'arracher de moi. C'est pour ça qu'à Jacques-Decour je préfère écouter les autres, je ne parle que lorsqu'on me pose des questions ou alors quand je n'ai vraiment pas le choix.

Dès que je suis seule, pourtant, devant le miroir de la salle de bains, je m'entraîne à prononcer des mots compliqués, avec plein de *r*, des voyelles sous le nez, des *g* et des *s* entre deux voyelles, ceux qui grésillent et qui font comme des chatouilles au niveau du palais - *arrosoir, paresseuse, gélatine, raison, raisin, raisonne*. Je m'entraîne aussi à prononcer à toute allure des mots avec des *u* - *tu, tordu, mordu, pointu* - et même des *u* tout seuls, de très longs *uuu* que je fais durer le plus longtemps possible, jusqu'à ce que je n'aie plus de souffle. Pour les *u*, du temps de mes cours à La Plata, Noémie m'avait donné une astuce : placer les lèvres comme si l'on voulait dire *ou* mais dire *i*. *Tu verras, ça marche*.

C'est vrai que ça marche. Il faut faire croire à ses lèvres qu'on va dire une chose et en dire une autre. Au début, c'est comme si on leur tendait un piège. Les premières fois, c'est vraiment étrange de découvrir qu'on peut les berner aussi facilement - on est presque déçu que le piège à *u* tienne ses promesses. Mais peu à peu les lèvres se laissent faire, elles apprennent à faire des *u* sans qu'on ait besoin de les prendre par la ruse. J'espère qu'un jour ça deviendra une habitude - j'y arriverai.

Laura Alcoba, *Le Bleu des abeilles*, Gallimard, 2013 / Folio, 2015